

Lynn Matsuoka

par Mark Buckton

L'artiste renommée du sumo, Lynn Matsuoka, donne rarement des interviews complètes, donc ici à SFM nous pouvons nous estimer particulièrement heureux de pouvoir vous apporter un entretien avec une autodidacte, leader dans le monde de l'art du sumo. Dans les pages qui suivent elle répond à quelques questions posées par l'éditeur en chef de SFM, Mark Buckton.

[Mine d'or photo de Lynn Matsuoka](#)

MB : Comment en êtes vous venue à faire de l'art dans le sumo?

LM : J'ai été captivée par l'aspect visuellement très puissant dès la première fois que j'ai vu du sumo, à la télévision, quelques temps après être arrivée au Japon en 1973. J'ai immédiatement trouvé quelques contacts dans le saint des saints du monde du sumo, car je voulais être pour ainsi dire 'au plus près de l'action', pour pouvoir capturer cette beauté, telle que je la voyais, sur le papier

Il est intéressant de constater que, bien que ce monde soit difficile d'accès, toutes les personnes à qui j'ai parlé ont pu me guider un peu plus loin dans le monde du sumo, presque comme si j'étais sur un chemin que j'étais destinée à suivre.

J'avais des croquis récents de musiciens de rue à San Francisco et à La Nouvelle Orléans, que je montrai comme exemples de mes productions de reportage à un personnage important du sumo à l'époque. Par la suite, j'ai été immédiatement invitée dans les trois heya les plus importantes de l'époque.

MB : Vous avez un contexte

familial artistique ?

LM : Mon grand oncle était un créateur de bijoux renommé en Europe et aux Etats-Unis, et mon père a à peu près tout dessiné, de l'une des premières télés à des équipements de contrôle compliqués, mais je ne sais pas si cela a un rapport.



Le Yokozuna Chiyonofuji et l'ozeki Wakashimazu assis parmi leurs deshi dans les vestiaires - Tokyo basho, 1983 - Lynn Matsuoka

MB : Qu'est-ce qui vous a amené au Japon ?

LM : J'étais invitée à être la « New York Fashion Illustrator » de l'équipe japonaise d'une importante chaîne de magasins japonais.

MB : parlez nous de votre première expérience avec le sumo

LM : Comme je l'ai dit précédemment, mon premier contact a été télévisuel. Le lendemain je me suis rendue au Kuramae Kokugikan de Tokyo et ai

essayé de me rapprocher du dohyo durant les combats de makuuchi. Je ne devrais sans doute pas vous dire comment ça s'est passé d'ailleurs. Je me suis fait repousser en des termes sans ambiguïté par un oyakata (qui des années plus tard deviendra un ami). Donc j'ai repris un siège plus loin au premier étage, mais ça ne suffisait

tout simplement pas.

Je voulais les entendre respirer et les voir suer, pour que je puisse capturer cela dans mes dessins. C'est pour cela que je me suis rapprochée de gens qui pouvaient m'aider à me rapprocher des rikishi.

MB : Aviez-vous un favori dans les premiers temps – à la fois comme artiste et comme fan ? Et aujourd'hui ?

LM : Dans les premiers temps je n'avais vraiment aucun favori.

Mon but à l'époque, comme maintenant, était de capturer leur puissance, leur grâce, et leur beauté dans le contexte de leur adhésion aux profondes traditions japonaises, dans les dessins et les peintures. Chacun d'entre eux, y compris les yobidashi et les gyoji, les juges et degata, font des sujets sensationnels. M'étant liée d'amitié avec tous ces gens au cours des gens, je suis également restée objective avec mes sujets. Ils sont tous des objets d'art pour moi.

[Au fur et à mesure du temps], alors que ma compréhension de tous les niveaux de ce monde se développait, j'ai commencé à avoir une vision plus claire et à comprendre les gens avec qui j'étais en relation.

Naturellement il y avait des gens que je n'aimais pas beaucoup tout comme des gens que j'adorais. Au propre comme au figuré, certains étaient incroyablement vif d'esprit et intelligents. Mais dans le cadre de mon travail, je suis toujours restée impartiale. J'ai de magnifiques dessins de gens que je n'aime pas. L'aspect artistique est ce qui m'importe.

MB : j'ai cru comprendre que vous ne vous êtes pas uniquement limitée au sumo alors que vous étiez au Japon, que le Kabuki était un autre de vos centres d'intérêt ? Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur cet autre aspect de votre vie ?

LM : [Tout comme pour le sumo] j'ai voulu travailler sur le kabuki dès le début mais n'ai pu trouver le temps avec mon implication dans le sumo, durant plusieurs années. Puis le temps est passé et j'ai pu y consacrer des périodes suffisamment conséquentes. En 1988 j'ai décidé de ne pas me rendre au jungyo japonais comme je le faisais depuis plusieurs années, mais plutôt de me rendre au kabuki tous les jours durant des semaines consécutives pour y travailler. De plus, j'avais

alors deux garçons, suffisamment âgés pour se rendre avec moi dans les vestiaires des plus grands acteurs kabuki.

Certains des acteurs avaient également de jeunes enfants et mes propres garçons jouaient avec eux jusqu'au moment du

environ 18 ans, et y ai même vécu à plein temps, et j'envisage de retravailler avec eux à nouveau. Ma collection d'œuvres sur ce sujet est très appréciée par des personnes telles que le directeur du musée Victoria et Albert de Londres, mais je ne l'ai que rarement exposée à ce jour. Une



Ozeki kanji - l'un de mes sujets favoris - Musoyama dans une série de peintures - Lynn Matsuoka

maquillage (les enfants des plus grandes stars de kabuki commencent parfois à seulement deux ou trois ans). Mes garçons, Toranosuke et Ryunosuke sont roulés sur des tatami avec des acteurs comme [les actuels frères Nakamura, fils du fameux Nakamura Kanzaburo XVIII] Kantaro et Shichinosuke, tandis que je travaillais quotidiennement avec leur père.

Mes deux garçons ont étudié le Nihon Buyo (danse) avec la fille de Nakamura Shikan pendant des années (Nakamura Shikan XVII est un Trésor National Japonais vivant et la belle-fille de Kanzaburo). Mon plus jeune fils voulait en fait devenir acteur kabuki, ce qui aurait nécessité pour lui qu'il soit adopté par un grand acteur. On en a beaucoup discuté.

J'ai travaillé sur le kabuki pendant

partie de la collection de même que des œuvres d'art rattachées au sumo ont même été volées en 2000 – un fait désormais enregistré à Interpol et au FBI.

MB : Voyez vous d'autres points de ressemblance entre le kabuki et le sumo en dehors de l'antienne « chacun fait partie intégrante de la culture japonaise » ?

LM : c'est un sujet qui demande réflexion. Au départ je considérais les deux groupes comme extraordinairement dédiés à leur art et à leur performance, et conservant des manières rigides et traditionnelles. Les rikishi d'aujourd'hui, toutefois, ne sont plus vraiment dans cette optique.

De même, le monde du kabuki est très instruit dans l'histoire de leur théâtre et des classiques japonais bien entendu, puisqu'ils les pratiquent quotidiennement. Leur

forme de danse et chacun des autres mouvements qu'ils font sont contrôlés et stylisés, ce qui requiert un contrôle total et une grande forme physique. Ils doivent coordonner les mouvements avec la voix parfaite et stylisée qui s'y attache. Entre les pièces, ils s'asseyent souvent dans leurs vestiaires à étudier les répliques des pièces du mois suivant. Ils vont à des cours de danse à une heure du matin, car ils n'ont pas une minute dans la journée. Je ne sais tout simplement pas comment ils font mais si les rikishi travaillaient avec la moitié de cet engagement, ils exploseraient tout !

MB : L'art japonais a eu au cours des siècles tendance à exagérer les formes physiques tandis que vous en restez à ce que vous voyez. Que ressentez-vous quand vous voyez de vieux ukiyo-e ou des formes similaires de l'art japonais ?

LM : Je suis une artiste de reportage, ce qui signifie que je dessine en général ce que je vois. Mes peintures et portraits sont assez basiques. Pour moi, apprécier le style nikishi-e et ukiyo-e allait de soi. Je les apprécie maintenant pour ce qu'ils sont et j'ai pu acquérir quelques pièces magnifiques.

[Cela dit] je n'apprécie pas beaucoup certains travaux dans lesquels je peux voir que l'artiste a juste copié le style, voire un personnage donné, et juste mis ce qui approche d'un personnage populaire dans l'œuvre. J'ai peint des œuvres influencées par le nikishi-e, mais je les dessine moi-même et tâche de les rendre originales.

MB : Avez-vous un artiste japonais favori ?

LM : Personne en particulier, mais j'aime les peintures Nihonga et ai toujours voulu étudier cet art. J'aimerais faire mes images de sumo et de kabuki dans ce style.

MB : Et parmi les artistes en général – vivants/morts, Japonais/autres ?

LM : J'adore Edward Hopper et Maxfield Parish, tout comme quelques artistes paysagistes peu renommés mais bigrement talentueux. J'ai grandi en dévorant des ouvrages sur les œuvres de Daumier et Lautrec. Une ligne gracieuse et harmonieuse qui définit avec précision les contours d'un corps ou d'un visage est un bonheur à voir. C'est ce que je travaille à réussir. Une fois, au début des années 70, assise derrière un dohyo lors d'un jungyo très rural, transie malgré deux couches de gants et de châles de laine, je capturai Asahikuni sur le dohyo, assis en position de sonkyo d'une ligne simple et unique. Cette ligne était si parfaite, le rendait si harmonieusement que j'aurais pu mourir à cet instant précis, ça aurait été OK, j'avais atteint le nirvana.

MB : Chez les rikishi actuels, qui avez-vous du plaisir à croquer ?

LM : Encore une fois, presque tout le monde est un bon sujet, mais je privilégie les figures les plus classiques, et grave autour des visages japonais, même si les Mongols sont également très beaux. J'aime le regard d'Hakuho, et je travaille actuellement sur une peinture le représentant. Je connais et aime Kotooshu et ai réalisé quelques beaux dessins de lui, mais il n'a pas un profil classique du sumo.

Les [grands sujets] passés sont Terao, Asanowaka, Mainoumi et Takanohana. Les plus récents de mes sujets sur le sumo ont été Kaio, Chiyotakai et Tochiozan. J'ai également réalisé pas mal de croquis des yobidashi, et j'aime leur costume et les coupes de cheveux des plus jeunes, qui contrastent avec les kimono.

MB : Aucun parmi les mal-

classés?

LM : Je suis à l'entraînement presque chaque jour au Japon, et je croque beaucoup des jeunes rikishi des divisions inférieures. Je ne peux pas les nommer tous, comme je le pouvais quand je vivais ici, nous nous connaissons et discutons, on regarde les dessins, il n'y a pas besoin de noms. Donc je ne les apprends pas.

MB : Et le duo de yokozuna Asashoryu/Hakuho ?

LM : Les deux yokozuna sont beaux dans leur puissance, et j'ai réalisé des études sur tous les deux. Asashoryu a vraiment une forme qui se rapproche des rikishi classiques.



Asashoryu - Lynn Matsuoka

MB : Dans une interview de quelqu'un aussi expérimenté dans le sumo, il serait déplorable de ne pas poser la Question Asashoryu. Fera-t-il son retour ou ses soucis d'ordre mental si publics vont-ils le contraindre à se retirer ?

LM : Je pourrais parler de cela pendant des heures, à partir des expériences que j'ai pu partager avec les rikishi au cours des ans. Mais, pour être brève, j'ai

vraiment peur que, sauf intervention extérieure – SI elle est autorisée – qu’il ne sera pas à même de recevoir l’aide dont il a besoin pour remettre tout cela en perspective ET dans le même temps de tenir sa condition physique. S’il laisse sa condition physique se dégrader il pourrait devenir impossible pour lui de retrouver le niveau de yokozuna. Et comme vous le savez, il n’y a pas de moyen d’être rétrogradé du rang de yokozuna, c’est la porte.

J’espère le revoir en septembre... j’espère simplement qu’il sera encore ici (au Japon).

MB : [s’il devait revenir] en tant qu’artiste, auriez-vous alors une autre vision sur lui ?

LM : Comme athlète, il serait intéressant de voir ce qu’il va devenir. Comme sujet artistique, ce sera fini.

MB : Sur un plan plus personnel, on vous demande souvent ce que cela a pu être d’être marié avec un rikishi japonais – classé en makuuchi.

LM : Ce serait trop long à évoquer ici. Cela fait l’objet de plusieurs chapitres de mon livre. Pour faire court toutefois, nous étions ensemble depuis un certain temps avant que cela soit de notoriété publique et avant de finalement me marier. C’était pour moi l’occasion d’entendre tous les ragots sur ‘la fille qui fait des dessins de sumo’, comme tout le monde m’appelait dans les années 70. Tora (Iwatora-zeki) revenait à la maison avec toutes sortes d’histoires, comme les gars qui disaient lors des parties de mah-jong avoir vu ‘cette fille’ rentrer dans toutes sortes de ‘nids d’amour’ avec divers rikishi. Tora savait que nous étions ensemble à la maison ces nuits là et que c’était



Sosa - ceci a été peint pour le programme du MLB All Stars game il y a un an - Lynn Matsuoka

un mensonge mais il ne répondait rien, puisque personne ne savait même que nous nous connaissions. Vivre dans le secret était difficile et aussi frustrant, mais pouvait s’avérer très drôle. J’apprenais aussi beaucoup sur le fonctionnement du monde du sumo. Peu à peu, les choses que j’avais apprises à observer, je finis par les comprendre.

Nous avons divorcé après être restés ensemble douze ans, et nous sommes de bons amis désormais. Nous vivons dans la même zone, près de nos deux enfants.

MB : Pour finir, des projets artistiques que vous aimeriez partager avec nous ? Des expositions ici au Japon ou même aux Etats-Unis ?

LM : Eh bien, l’exposition à la Robyn Buntin Gallery d’Honolulu s’est achevée le mois dernier mais ils exposent toujours une collection de mes œuvres sur le sumo.

Un autre grand musée travaille maintenant à rassembler une collection de mes œuvres sur le sumo et le kabuki, tout comme certaines pièces hula et un nouveau sujet sur lequel je travaille à New York depuis l’an dernier – les Nus Tatoués. On peut voir une partie de ces collections sur les sites web.

En outre, je viens d’être invitée en Chine pour travailler avec les athlètes olympiques, et j’essaierai de m’en échapper pour les tournois de sumo.

Enfin, pour terminer, un réalisateur vient de me demander de collaborer avec lui sur un film sur l’histoire de ma vie au Japon, bien que tout ceci soit encore en discussion.

En ce qui concerne les ouvrages, je cherche toujours le bon éditeur pour mes deux livres sur le sumo, et pour un autre – sans rapport avec le sumo.

Ces images peuvent être achetées - contactez l'artiste directement via la publicité sur la page de garde ou SFM via editor@sumofanmag.com